

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BOILLAT

La résurrection de Jésus et l'homme d'aujourd'hui (1)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 154-180

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

La résurrection de Jésus et l'homme d'aujourd'hui

*Il est ressuscité le troisième jour
conformément aux Ecritures, il est
monté au ciel ; il est assis à la droite
du Père.*

Introduction

Que peuvent signifier, dans la science et la cosmologie actuelles, les expressions « ressusciter des morts », « Monter au ciel », « Assis à la droite du Père » ?

Si le contenu de la foi s'identifiait au langage où elle se dit, notre foi nous imposerait de rester attachés à une cosmologie désuète, et de telles expressions deviendraient incompréhensibles à ceux qui acceptent la science, pourtant fille de Dieu elle aussi. Le croyant moderne ne pourrait plus penser sa foi en accord avec sa raison.

Devrions-nous alors nous réfugier dans une gnose, c'est-à-dire construire une doctrine inspirée de l'Evangile mais complètement coupée de l'histoire ? Serions-nous acculés à ne voir que purs symboles dans ce que nos pères ont estimé être l'essentiel de la foi ?

L'homme d'aujourd'hui se demande ce qui s'est réellement passé, ce qu'il y a d'historiquement vrai, dans le Nouveau Testament, au sujet de la résurrection de Jésus, de son ascension dans le ciel et de son exaltation à la droite du Père.

La réponse ne sera jamais simple ni donnée une fois pour toutes, parce que, si la foi chrétienne relève de la parole immuable de Dieu, elle reste conditionnée par l'évolution de la pensée humaine. Le texte révélé est toujours le même, c'est le regard qui change.

Ainsi un même fait historique s'ouvre à des significations successives à mesure que la conception du monde et de l'homme se transforme.

Donnons un exemple. Supposons que Josué ait réellement arrêté le soleil : nous dirions aujourd'hui que ce n'est pas le soleil qui aurait suspendu sa course, mais la terre, et nous continuerions de dire que le soleil se lève. La résurrection de Jésus et son ascension exigent-elles une interprétation nouvelle au gré de nos vues modernes ?

Xavier Léon-Dufour, dans son ouvrage *Résurrection de Jésus et message pascal*, entend maintenir le texte du Nouveau Testament comme un langage immuable de référence en se proposant de l'ouvrir à la compréhension de l'homme d'aujourd'hui.¹ Il a conçu et rédigé son travail en se voulant fidèle à la foi chrétienne et aux exigences scientifiques contemporaines. Pour lui, nous ne devrions plus parler de la résurrection de Jésus comme d'un « problème » à résoudre ; nous ne sommes pas au spectacle. Tout consiste à nous engager à la suite de Jésus. Nous ne saurions plus voir un « miracle » dans la résurrection, ni une preuve apologétique.

Ainsi devrions-nous rompre avec l'habitude de traiter les mystères de notre foi en eux-mêmes comme si nous étions détachés à leur endroit. Nous sommes invités à entrer dans l'optique de la philosophie existentielle.

Surtout, Léon-Dufour insiste sur la dimension symbolique des récits des apparitions. Celles-ci sont des manières de parler, elles résultent d'un langage objectivant. La résurrection de Jésus est un fait réel, mais qui n'est pas historique.

Nous voudrions dans une première partie approfondir l'interprétation de Léon-Dufour, et, dans une seconde partie, dire ce que nous en pensons du point de vue de la philosophie de l'être.

Première partie

Nous envisagerons ce que Léon-Dufour rejette, puis ce qu'il présuppose, enfin ce qu'il affirme au sujet de la résurrection de Jésus. Notons qu'il s'agit bien plus pour lui d'une exposition problématique, d'une recherche que d'une affirmation absolue. Et cela est bien conforme à l'épistémologie scientifique actuelle. Dans cette optique, seul le croyant tient

¹ *Résurrection de Jésus et message pascal*, par Xavier Léon-Dufour, éd. du Seuil, 1971.

à l'absolu : Dieu a vraiment ressuscité Jésus d'entre les morts et il l'a exalté dans sa gloire. Le mode de cette résurrection et de cette exaltation reste sujet à des explications provisoires et dialectiques, c'est-à-dire sans cesse révisibles selon les époques.

Xavier Léon-Dufour propose son explication. Il lie essentiellement résurrection de Jésus et message pascal. C'est l'évidence même, ce n'est pas là que son ouvrage fait difficulté pour nous.

I CE QUE LEON-DUFOUR REJETTE

Pour Bultmann, la foi chrétienne ne s'intéresse pas à la réalité de la résurrection de Jésus, ni a fortiori à son historicité. Le divin n'a rien à voir avec l'histoire.

Il semble que Bultmann pousse à ses dernières conséquences la théorie de Karl Barth : si Dieu est le Tout Autre, il devient impossible de dire quelque chose de lui. La foi exclut toute affirmation spéculative, elle ne peut s'exprimer que dans une attitude du croyant, vécue, existentielle, à la manière d'une rencontre de deux amoureux silencieux.

La résurrection de Jésus n'aura d'autre réalité que la prédication de l'Eglise, en tant que celle-ci nous éveille du dehors. Elle est un événement qui a lieu dans le croyant lui-même. Tout ce qu'en dit l'Ecriture est un mythe pour illustrer une conviction de foi. Jésus est mort comme tous les autres hommes et comme eux à jamais retourné à la terre. C'est un homme fini.² L'étoile s'est éteinte à jamais, sa lumière continue pourtant de nous illuminer. Là serait l'essentiel.

Jésus n'est jamais apparu, n'est pas monté au ciel. Inutile de chercher dans la résurrection une preuve de la foi. Elle est l'enfant de la foi, son symbole.

Léon-Dufour emprunte beaucoup à Bultmann, il pense échapper à la logique de ce dernier en distinguant fait historique et fait réel. La résurrection ne serait pas un fait historique, mais un fait réel.

Willi Marxsen reste dans l'optique bultmanienne. Il précise seulement que la prédication de l'Eglise, en laquelle consiste la résurrection de Jésus, se relie à un événement passé, à la foi de Pierre. Affirmer que Jésus est ressuscité, c'est dire que la foi en Jésus continue à travers les siècles, qu'elle s'origine à l'événement historique que fut la venue

² Id. pp. 15, 257, note 6.

de Pierre à la foi. L'affirmation « Jésus est ressuscité » est déjà une interprétation de la venue de Pierre à la foi. La réalité de Jésus continue en ce sens que nous continuons à être interpellés par Jésus.³

Notons, pour mieux comprendre l'exégèse moderne, comment se résume la position de Marxsen. La résurrection de Jésus est une reprise du Jésus historique par les apôtres. Il n'est pas question d'un événement après le vendredi saint, mais d'une projection de la foi des apôtres sur la vie terrestre de Jésus et sur sa mort. Dieu confirme que les paroles et les actes de Jésus terrestre et historique furent ses propres paroles et ses propres actes. Marxsen interprète donc tout l'événement pascal à partir du message pascal.⁴

Au point de vue exégétique, Léon-Dufour critique Bultmann et Marxsen en faisant remarquer qu'ils renoncent trop vite à l'événement que vise le langage du Nouveau Testament. Au lieu d'interpréter d'abord le langage dans lequel nous est représentée la résurrection, ils sautent à pieds joints sur le texte et construisent a priori une résurrection qui correspond à leurs catégories mentales. Pour interpréter un texte, il s'agit de s'occuper d'abord et directement de ce que parler veut dire. C'est seulement une fois que le langage a été compris, que l'on peut chercher quelle est la chose qu'il entend communiquer et comment la chose s'est passée.

Robrecht Michiels remarque que Marxsen a accentué de manière trop unilatérale l'aspect « kérigmatique » de la résurrection en négligeant le sens global de sa signification.

Approfondissons la réponse de Léon-Dufour. Le Nouveau Testament présente deux types de langages, distincts et fondamentaux : le langage de la résurrection et le langage de l'exaltation dans la gloire. Selon lui, il y a une différence entre dire que Jésus est ressuscité et dire que Jésus a été exalté dans la gloire. Aussi distingue-t-il chronologiquement le vendredi saint et le jour de Pâques. Le Christ aurait été exalté dès sa mort et ressuscité quelque temps après. Il s'oppose donc à ceux qui, comme L. Boros, pensent que la résurrection et l'exaltation se sont réalisées ensemble et immédiatement le vendredi saint, dès la mort de Jésus.

Léon-Dufour écarte l'excès de l'exégèse de type spiritualiste qui ramène la résurrection à une expérience purement subjective ; il affirme la résurrection comme un fait réel mais transcendant. Il rejette aussi l'excès

³ Id., pp. 17,18.

⁴ *Jésus-Christ, hier, aujourd'hui, demain* par Robrecht Michiels, éd. Casterman, 1971, p. 167, notes 84, 127 et 111.

de l'exégèse de type littéraliste qui tend à assimiler la résurrection à un événement extérieur. Il interprète les récits des apparitions comme des symboles sans réalité historique : le Ressuscité ne devient extérieur aux disciples que par manière de parler, c'est le langage qui objective une réalité spirituelle.

« En tant que réveil de la mort et en tant qu'exaltation auprès de Dieu, la Résurrection n'est pas un fait historique, quoiqu'elle soit perçue par le croyant comme un fait réel. Pour exprimer cela, on pourrait forger un néologisme et dire que la Résurrection comme telle est un événement trans-historique. »

La résurrection n'est ni une construction mentale ni un fait brut qui serait indépendant du sujet connaissant. Il donne raison à Bultmann : la résurrection n'est pas une preuve de notre foi, mais le centre. Il est vain de chercher dans le tombeau vide une preuve. Ce serait assimiler la résurrection à une réanimation de cadavre. Il n'y a d'autre raison de croire que la parole de Dieu. Une apologétique digne de ce nom n'a pas pour but de prouver des vérités qui échappent à la raison, elle ne peut qu'inviter à chercher un sens caché dans les faits, à lire dans des signes.

II CE QUE LEON-DUFOUR PRESUPPOSE

Léon-Dufour insiste avec raison sur la relation entre le texte et l'interprétant. Comment parler de la résurrection sans une certaine conception de l'homme, de la mort et de la vie ? Vais-je lire le texte avec les yeux d'un sémite, d'un Grec, d'un homme moderne ? L'expression de la foi n'est pas indépendante de la culture du croyant. Dès qu'il s'agit de préciser l'épithète « spirituel », on fait intervenir des présupposés d'ordre philosophique et scientifique. Quels sont donc les présupposés de Léon-Dufour ?

Présupposé philosophique : langage et anthropologie

Nous l'avons vu, pour Bultmann, le divin n'a rien d'historique. Dieu est au-delà de tout, aucune parole, aucune conception ne peut l'atteindre. La foi est une expérience humaine, une dimension de la conscience qui donne au croyant la plénitude du sens de l'homme.

Léon-Dufour rejette un tel agnosticisme. Dieu se communique réellement à l'homme. En Jésus-Christ, l'homme peut atteindre réellement la profondeur de Dieu.

Les apôtres ont rencontré et reconnu historiquement le Ressuscité, mais cette connaissance des apôtres n'est pas pour nous objet de science historique au sens où un moderne entend l'histoire.

L'expérience des personnes et des événements est liée au langage qui sert à l'objectiver. Elle n'est transmissible que par le langage, donc relativisée par le langage. Elle vise pourtant le réel, elle le saisit comme point focal.

Nous devons sortir de notre point de vue occidental. Il existe un langage autre que scientifique et rationnel, le langage mythique ou symbolique qui remonte à la nuit des temps et qui reste latent à toute culture, biblique ou non, dès qu'il s'agit d'exprimer la vie et la mort. En particulier, pour la pensée sémitique, l'invisible ne se situe pas hors du visible, il est une présence qui se manifeste dans le visible. Il n'y a pas de coupure entre l'esprit et la matière.

Léon-Dufour refuse l'anthropologie dualiste des Grecs. L'homme n'est pas composé d'un corps et d'une âme. Le corps n'est pas le matériau de l'âme. Le cadavre n'a aucune relation avec celui qui a vécu. Notre exégète entend revaloriser l'anthropologie sémitique. L'homme est essentiellement un corps animé et non point informé par une âme. Il n'y a point de distinction réelle entre la corporéité et l'animation. Mon corps, c'est moi en tant que je m'extériorise. Il est le lien de mon expression et de ma communication, il est ce par quoi ma personne s'objective, me mettant en relation avec l'univers spatio-temporel. « Mon corps, c'est l'univers particularisé dans l'instant par moi-même. » Mon corps historique est formé de la continuité des expressions que ma personne établit dans sa durée. A la mort, je ne deviens pas une âme immortelle, il n'y a pas de séparation de l'âme et du corps, mais passage à un autre mode d'existence où ma personne reste entière. C'est qu'il y a deux types d'existence : celui de l'univers visible dans lequel nous vivons et mourons, et celui du royaume des morts. En quittant cette vie, je cesse de m'exprimer par le monde visible, je cesse d'être un corps animé pour devenir un corps amoindri, inerte, silencieux, sans poids. Ma personnalité n'est plus que l'ombre de son passé.

Ainsi la résurrection n'est pas du tout la reprise d'un cadavre, ni la réunion de l'âme et du corps, mais le retour du royaume des morts à notre monde visible.

Présupposé scientifique

Léon-Dufour étoffe son anthropologie sémitique des aperçus vertigineux de la science moderne. Mon corps est l'expression, mieux, le lieu de l'expression de ma personne et de ma communication avec autrui. Ce

lieu est tourbillonnant, objet d'échanges rapides : cinq cent millions de cellules se renouvellent chaque jour sur les soixante millions de millions que je compte. Ainsi mon corps en tant qu'expression de ma personne n'est qu'une partie infime du mouvement universel. Ce corps expressif ne possède rien de substantiel, aucune propriété absolue, il n'est qu'un ensemble d'éléments liés par des lois, c'est-à-dire une structure. Les éléments se remplacent avec une rapidité foudroyante, mais la structure, déterminée par l'ADN, persiste et se transmet d'un instant à l'autre. Ce qu'Aristote appelait l'âme, les généticiens lui donnent le nom de structure.⁵

Dans une telle optique, la résurrection consiste à remettre le mort dans le flux atomique, pour qu'il puisse à nouveau s'y exprimer. C'est l'application de l'anthropologie sémitique, décrite plus haut, aux découvertes de la science actuelle.

Présumé historique

Léon-Dufour réserve le terme historique à ce qui est connaissable et vérifiable par les moyens de la science historique : événements passés à telle date déterminée, en tel lieu déterminé. L'interprétation relève d'une foi particulière. Les événements peuvent être réels pour celui qui croit, mais non pas qualifiés d'historiques. Lorsque la foi intervient pour dégager un sens, il ne s'agit plus de fait historique.

L'historien doit renoncer à l'illusion d'atteindre un fait brut. Il imprime lui-même sa marque dans le fait. Pourtant, il bute sans cesse contre quelque chose d'irréductible qui « ad-vient », à l'événement au-delà du texte. Le point focal reste le fondement du texte et de son interprétation.

L'historien accepte le fait et cherche à le situer dans un réseau de significations. Comme ce réseau reste toujours révisible, le fait passé peut être toujours repris, repensé et resitué dans un contexte nouveau. Le point focal est ainsi toujours ouvert à de nouvelles perspectives, à mesure que la science, la philosophie et la théologie donnent une nouvelle vision du passé.

Mais l'historien croyant est dans une condition spéciale en vertu de sa foi. Il ne peut remettre en question les interprétations qu'apportent de la résurrection de Jésus les témoignages bibliques. Elles sont pour lui privilégiées et irrévocables. Le croyant voit même dans la résurrection de Jésus le sens de toute l'histoire.

⁵ Nous renvoyons le lecteur au livre de Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, éd. du Seuil.

L'historien atteint immédiatement non pas le Christ revenu de la mort, mais la conviction des témoins qui attestent l'avoir rencontré. Il ne saisit la résurrection elle-même que sous la forme d'une visée asymptotique.

C'est en vertu de préjugés philosophiques qu'un rationaliste se croit en droit de nier la réalité de la résurrection et d'y dénoncer un mythe. L'historien croyant devra pourtant tenir compte des symboles, reconnaître l'impossibilité de séparer radicalement les constatations et les valorisations, et souligner à quel point l'interprétation de la résurrection a évolué avec les progrès de la christologie néo-testamentaire.

Aucune documentation ferme ne permet d'authentifier comme historiques la plupart des détails et même des dialogues de saint Luc. Son histoire est fictive. Il faut exorciser la chimère que l'on a sous les yeux un compte rendu de style moderne, comme l'estiment encore Campenhausen et P. Benoit.

L'historien ne réussit pas à réduire à un même dénominateur les différents récits de la résurrection. Il y a accord dans le fond, globalement, mais les perspectives sont différentes et sans concordisme possible.

En conclusion, la foi en la résurrection de Jésus n'est pas née d'un constat historique, mais du message céleste qui annonce que Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts. De la résurrection, l'historien ne parvient pas à dire grand-chose.

Présupposé apologétique

Si la résurrection de Jésus n'est pas un fait historique, mais une réalité de foi, nous sommes prévenus contre la tentation de la prouver ou d'en faire une preuve. Le tombeau vide a provoqué le désarroi, il n'a pas été compris comme une preuve de la résurrection, pas même secondaire. C'est la foi qui en a donné le sens.

La résurrection n'est pas un miracle qui ferait croire. Elle n'est pas un fait que nous pourrions atteindre en lui-même. Elle est essentiellement un objet de foi, pour nous, accessible à travers le témoignage des témoins. Il ne s'agit nullement de démontrer que Jésus est ressuscité, mais de raisonner à partir d'une évidence de foi.

Une apologétique qui cherche à démontrer la foi est en porte-à-faux. Les apôtres ne partent pas d'un fait historique, mais ils proclament leur foi pour donner une signification au fait. Ils affirment que la promesse faite à nos pères est accomplie. Leur vision est une vision de foi. C'est alors que les faits deviennent des signes.

Seule la foi peut transformer en signes les apparitions du Ressuscité. Sans la foi, les apparitions elles-mêmes cessent d'être des signes. Pourtant, il y a un voir qui est déjà un comprendre, préambule de la foi vraie.

III COMMENT LEON-DUFOUR INTERPRETE LA RESURRECTION

Interpréter l'Écriture, c'est dire à nouveau ce qui a été dit, mais en restant lié à l'Écriture comme au langage originare et primordial, qui, pour le croyant, est un langage de référence absolue. Il y a quelque trente ans on s'attachait à démontrer la réalité des événements, et à voir dans la résurrection un miracle qui prouve la foi. Sans heurter de front le croyant, l'exégèse moderne fournit autre chose qu'un constat de ce qui s'est passé. Sans dés-historiser ni dé-mythologiser le texte, elle fait voir la dimension symbolique, n'oubliant jamais que le langage est une interprétation.

Les Évangiles annoncent la Bonne Nouvelle enracinée dans des événements. Mais quels sont ces événements ? La résurrection de Jésus est-elle une réanimation ? L'ascension dans le ciel est-elle une montée physique ? Ce sont là de pures images, des symboles, sans aucune réalité historique.

Les seuls événements dans lesquels s'enracine le message pascal, ce sont les témoignages des disciples et les récits des apparitions. Tout dépend de la manière dont on entend expliquer l'expérience des témoins. Celle-ci est donc fondamentale.

Léon-Dufour expose sa thèse en quatre étapes. Dans les trois premières, il examine les textes qui se rapportent à la résurrection de Jésus. Il en déduit, dans la dernière étape, comment comprendre l'expérience des témoins du Christ ressuscité.

Nous allons suivre l'ordre inverse. Nous examinerons d'abord la conception que se fait Léon-Dufour de l'expérience des témoins, puis sa conception du Ressuscité, enfin sa conception herméneutique.

L'expérience des témoins de la résurrection

Le travail de l'exégète est d'atteindre l'expérience des témoins de la résurrection de Jésus, celle des apparitions. On nomme apparitions les rencontres de Jésus avec ses disciples après sa mort. Le fait des apparitions est attesté par une liste de témoins que saint Paul rappelle aux Corinthiens, la plus ancienne affirmation du Ressuscité. Parmi ces

témoins, saint Paul se nomme lui-même et il identifie la révélation de Damas, qui changea le cours de sa vie, aux apparitions des apôtres et des disciples. Pour Léon-Dufour, cette identification a une importance capitale, car elle nous oblige à changer la façon habituelle de nous représenter les apparitions. Une liste sans doute de témoins, mais sans indication ni de date, ni de lieu.

Les apparitions ont vraiment changé la vie des témoins. Elles ont été pour eux une expérience qui s'ouvrait réellement sur le Ressuscité. Les témoins n'étaient pas des romantiques, ils ne s'intéressaient pas à eux-mêmes. Ils sont bouleversés par ce qui leur arrive. Jésus s'est fait voir, les apparitions ne se caractérisent pas à partir du sujet voyant.

Le rôle des apparitions sera capital : elles sont l'événement fondateur de l'Eglise chrétienne. En ce sens, elles ne sont pas exemplaires, elles sont uniques. Elles enracinent historiquement le point de départ de notre foi. Les témoins ont été en contact avec le Christ vivant. En leur donnant de reconnaître Jésus, Dieu leur a donné la foi : ils voient, ils croient. Mais Jésus ne liera pas la foi aux apparitions, il déclare à Thomas : « Heureux ceux qui croient sans avoir vu. » Pierre s'en souviendra lorsqu'il écrira : « Sans l'avoir vu, vous l'aimez » (1 Pierre 1 : 8-9).

Mais quelle est la nature des apparitions et de l'expérience qu'elles provoquent chez les témoins ? C'est le point décisif dont dépend la solution de Léon-Dufour. Il ne doute pas que le Ressuscité est un être réel, le Christ vivant et réellement identique à Jésus de Nazareth. C'est la même personne.

L'expérience du Ressuscité est existentielle. Elle saisit l'être tout entier des témoins et transcende les catégories d'extérieur et d'intérieur, de spirituel et de sensible. Elle est radicalement neuve. Il ne s'agit pas d'une expérience purement subjective dérivant d'une source purement terrestre. Elle est intersubjective, elle implique une autre personne, celle du Ressuscité. Celui-ci ne peut être dit extérieur aux disciples dans son être nouveau, car il n'est jamais revenu sur notre terre pour y demeurer quelque temps.

Mais alors comment est-il apparu ? La réponse de Léon-Dufour est claire : il n'est apparu que dans la foi. Ce fut une expérience de foi dont le témoignage ne peut être vérifié en lui-même. Il n'y a aucune preuve historique des apparitions, sinon à la manière de Lourdes à Bernadette : regardez les fruits de l'apparition. Ce sont les fruits qui distinguent le vrai du faux. Le comportement qui suit est décisif.

Mais alors comment se fait-il que les témoins nous racontent leurs apparitions comme si Jésus était revenu sur terre, alors qu'il n'en est absolument rien ?

Les apparitions, si importantes qu'elles soient, ne sont qu'un moment du message pascal. Message et apparitions font un tout indissociable.

Une expérience se transmet dans un langage qui est toujours interprétation et fonction d'une certaine culture. Or les apôtres et les premiers chrétiens sont des juifs qui pensent et expérimentent à travers la Bible. L'immense travail théologique qui aboutit aux livres du Nouveau Testament est en partie une projection de l'Ancien Testament, de ses prophéties et de ses apocalypses, de son style épiphannique et apologétique, projection qui a servi à interpréter et à décrire l'expérience de foi du Ressuscité. C'est donc le langage employé qui objective le Ressuscité en personnage terrestre doté de qualités nouvelles, pour signifier que Jésus n'est pas un fantôme, mais le Christ vivant. Aussi les descriptions des apparitions sont-elles purement symboliques, elles n'ont rien d'historique. Le Christ n'a jamais montré ses mains, ses pieds ou son côté, il n'a jamais mangé, il n'a jamais fait route, il n'est jamais monté dans le ciel. Tout cela est image et l'essentiel n'est pas dans les images.

L'essentiel, c'est le réel même, et ce réel n'est pas historique. La réalité du Ressuscité est tellement riche qu'il a fallu plusieurs types de langages pour l'exprimer, langage de la résurrection, langage de l'exaltation. Il y a pourtant un schème commun. Chez saint Paul, l'initiative vient du Ressuscité, la mission reçue détermine son avenir. Chez les autres témoins, entre l'initiative et la mission se place la reconnaissance progressive du Ressuscité. Chez tous, l'expérience concerne l'homme tout entier.

Comment Léon-Dufour conçoit le corps du Ressuscité

Le fait qu'il n'y a rien d'historique dans les manifestations du Ressuscité mais simplement la symbolisation d'une expérience de foi, oblige à conclure que le corps de Jésus qui, à sa mort, devint un cadavre, n'a plus d'intérêt. Certes, les témoins n'auraient pu croire à la résurrection de Jésus, s'ils avaient trouvé son cadavre dans le tombeau, mais cela n'aurait été de leur part qu'un manque de foi. Pour Léon-Dufour, le tombeau vide, la pierre roulée, la disparition du cadavre, sont des faits vraisemblablement historiques, mais ils ne fournissent ni une preuve ni même un indice de la résurrection. Celle-ci a été objet de foi comme acte de Dieu qui a ressuscité Jésus d'entre les morts.

Mais comment comprendre aujourd'hui ce qu'est devenu le cadavre de Jésus ?

Le cadavre de Jésus a été la dernière expression ou le dernier symbole de son corps historique parmi toutes les expressions qui se sont succédé et dissoutes, comme les nôtres du reste, dans le métabolisme de sa vie terrestre. Le cadavre de Jésus, déposé dans le tombeau, s'est répandu

dans l'univers. Il n'a donc pas été réassumé. La résurrection n'est pas une reprise de cellules, de tissus et d'organes.

Et pourtant, Jésus est ressuscité dans sa totalité d'être humain avec toute sa corporéité. Nous avons vu que, selon l'anthropologie sémitique, l'être humain n'est pas composé d'un corps et d'une âme, mais qu'il est matière vivante. Il n'y a aucune solution de continuité dans le passage de cette vie terrestre au royaume des morts et vice versa. La personne humaine ne se confond pas avec les expressions biologiques qui se succèdent ici-bas. Dieu, par son action créatrice, maintient la continuité du même être vivant ou mort.

Lorsque Jésus ressuscite, il est bien lui-même corporellement, mais d'une corporéité infiniment supérieure à celle qui le caractérisait durant sa vie terrestre. Le Christ n'est plus seulement l'individu nazaréen, il assume l'univers qui devient personnalisé par lui. Sa personne devient coextensive à l'univers. Son corps, c'est l'univers transfiguré par lui, en lui. L'alternative individuel / collectivité est dépassée. Il n'est plus limité à un corps particulier, quoiqu'il reste toujours un individu humain. Plus de distance entre lui et ses disciples, il est en eux, et présent à tous les points de l'univers. Omettre cette présence universelle du Seigneur à toute l'humanité, c'est le mutiler.

Pour saisir le mystère du Christ pascal, il faut percevoir l'identité dans la différence, la dualité dans l'unité, et, comme Maître Eckhart, s'éprouver incapable de se maintenir face à Dieu et se dire Dieu en acte créateur. L'acte que Dieu a posé en redonnant la vie à son fils Jésus s'actualise encore aujourd'hui.

Comment Léon-Dufour conçoit l'interprétation

Lorsque Léon-Dufour commença son livre, il avait déjà présente à son esprit l'interprétation du mystère du Ressuscité. La dernière étape de son travail oriente les trois premières. Mais, au fond de sa pensée, on peut lire la conviction de son enfance : il a cru comme tous les chrétiens du monde que les récits de la résurrection étaient historiques et non pas symboliques. Pour être correctement entendu, écrit-il, le langage des évangiles suppose que le lecteur ait encore le regard simple des enfants. Seuls les enfants ont accès au royaume. Comment pourrait-il croire à la réalité du Ressuscité sans l'esprit d'enfance ? On peut supposer que des exégètes comme Bultmann l'ont acheminé vers une nouvelle lecture des récits des apparitions. Mais l'exégèse existentialiste distille avec elle ses préjugés philosophiques, comme toute exégèse du reste, aussi bien l'ancienne que l'actuelle. Il le reconnaît sans peine.

L'exégèse ne peut s'asservir au texte et se contenter de le répéter. Il doit l'interpréter pour les hommes de son temps ; mais, en vertu de sa foi, il ne saurait s'affranchir de la lettre qu'il considère comme la parole de Dieu. Fidèle à sa fonction, il tient les deux bouts de la chaîne : référence au texte et référence à la culture de son temps. Sa tâche n'est pas facile, elle reste provisoire.

Au cours des trois premières étapes de son livre, Léon-Dufour se propose d'examiner précisément les textes qui se rapportent à la résurrection de Jésus et au message pascal. Ces textes condensent une longue réflexion sur l'expérience pascalle des témoins, réflexion qui s'exprime en deux langages principaux, en deux types de récits qu'il est impossible de réduire à un dénominateur commun. Nous y avons déjà fait allusion plusieurs fois, car c'est là le nerf de son argumentation exégétique. Il estime être en droit de conclure qu'une telle dissociation de pensée implique un genre littéraire symbolique, et révèle pourtant, du moins aux yeux de croyants, la réalité de la résurrection de Jésus.

Il est un point que personne ne conteste : l'acte par lequel Dieu ressuscite Jésus d'entre les morts n'a été observé par aucun témoin. Pour Robrecht Michiels, cette proclamation primitive : « Jésus est ressuscité, Dieu l'a réveillé de la mort », est déjà une déduction et une interprétation de l'expérience pascalle des apôtres.

Les quatre évangiles commencent le récit de la résurrection par le tombeau vide, comme signe du mystère : Jean vit et crut. C'est la foi qui donne le sens au tombeau vide. Les autres écrits du Nouveau Testament n'en parlent plus. Ce n'est pas le tombeau vide qu'il faut contempler, mais le Christ vivant.

Tous les textes affirment que Jésus de Nazareth s'est fait voir, **ôphthê**, à ses disciples après sa mort. Ces textes supposent la longue élaboration théologique de l'Eglise primitive. Léon-Dufour se demande quelle a été la première thématization de l'événement de Pâques. Elle s'exprima dans l'optique de l'Ancien Testament. Il ne pouvait en être autrement. Elle se rapporte à Dieu : Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts. La résurrection de Jésus est comprise comme acte de Dieu. Tel est le sens de l'expression : « conformément aux écritures ». Ce que les Juifs attendaient pour la fin du monde et pour l'ensemble du peuple de Dieu, Dieu le réalise déjà pour Jésus de Nazareth. Dans un deuxième moment, la thématization originaria va s'historiser, c'est-à-dire se symboliser.

Saint Luc, le spécialiste de la projection historique, n'invente sans doute pas, il s'en réfère à une tradition populaire. Pour Léon-Dufour, sans les fruits qui s'en suivirent, tout cela n'aurait pas plus de poids que nos légendes. Ce sont des mythes qui expriment la présence que le Ressuscité octroyait à l'Eglise apostolique, et que saint Luc a systématisée.

Les récits de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Paul sont construits sur le schème de l'exaltation, dit de type galiléen. Ils ne comportent pas de chronologie : tout semble arrivé en plénitude, d'un seul coup, le jour de Pâques. Style épiphanique et apocalyptique. Le Christ ressuscité prend la place de Yahvé. Sa gloire remplit l'univers, il doit être annoncé aux nations. Saint Marc ne donne aucune image du Christ ressuscité, pas de récits des apparitions. Le tombeau ouvert renvoie au mystère du Vivant. Dans saint Matthieu, le Christ se comporte comme Yahvé et il reste simple comme Jésus de Nazareth. Chez saint Paul, le Christ se présente comme le Seigneur présent à la tête de son corps. Les récits de saint Luc et de saint Jean historisent les apparitions et relèvent de la perspective prophétique et apologétique de l'Ancien Testament. La résurrection de Jésus est assimilée à une réanimation : le Christ montre ses mains, ses pieds, son côté, il parle avec ses disciples, il mange, il monte au ciel et disparaît dans la nuée. La pointe des récits porte sur la réalité du ressuscité qui ne fut ni un fantôme, ni une imagination. C'est le type dit « de Jérusalem ».

Léon-Dufour ne choisira pas entre le langage de la résurrection et celui de l'exaltation. Ils lui paraissent d'une égale nécessité, mais le langage de l'exaltation lui semble plus adapté à la mentalité actuelle ; il écarte le danger de confondre la résurrection avec la réanimation d'un cadavre. Dans le Nouveau Testament, pourtant, le langage de la résurrection l'a définitivement emporté.

Une fois que l'exégète a précisé le genre littéraire des textes, leur structure et leurs catégories sous-jacentes, il appartient à l'historien de chercher quelle est la réalité désignée par ces textes, réalité appelée point focal et pôle coordinateur des conclusions historiques. Au sujet de la résurrection de Jésus, l'historien se trouve en face d'un point focal intermédiaire : le témoignage des témoins et les récits des apparitions. Il reconnaît ici une réalité historique, qui peut être perçue par tout le monde, croyant et incroyant. Réalité qui relève de la raison : textes et conviction des témoins. Nul doute que les textes affirment que Jésus de Nazareth est vraiment ressuscité et a été élevé dans la gloire.

Mais cela est-il arrivé vraiment ?

L'historien se trouve ici devant le point focal ultime, en face d'un mystère où sa compétence fait défaut. Ce n'est pas le Ressuscité lui-même qui est l'événement décisif, mais bien Dieu qui ressuscite Jésus d'entre les morts. Ici la raison ne peut donner de preuve, l'histoire se tait pour laisser place à la foi ou à l'incroyance.

Pour le croyant, le Christ est vivant et présent, il est reconnu et représenté tel que le Nouveau Testament nous en donne l'image. Le Christ pascal illumine Jésus de Nazareth. Mais il ne suffit pas d'entendre sa

parole pour l'identifier, nous avons besoin, comme les disciples d'Emmaüs, de la fraction du pain. Ainsi l'acte par lequel Dieu a ressuscité Jésus continue de s'actualiser dans la création du corps ecclésial, et, par celui-ci, s'accomplit la mission confiée aux disciples.

L'exégèse moderne a tendance à centrer la résurrection de Jésus sur l'acte de Dieu, événement transcendant, qui n'appartient pas à la réalité intramondaine. Par cet acte, le Père approuve la vie de Jésus le Nazaréen, il la légitime ; son sens reste maintenu au-delà de la mort. Le Père se montre vraiment en elle un Dieu pour les hommes et un Dieu des hommes. Parce que l'humanité de Jésus est divinisée, Dieu est pour nous Jésus, et Jésus devient notre avenir et notre promesse.⁶

L'acte de Dieu qui réveille Jésus d'entre les morts sera le centre de notre réflexion et de notre argumentation dans la seconde partie de ce travail.

Seconde partie

Il y a trois manières de se représenter la résurrection de Jésus.⁷

Mais avant de les examiner, nous devons expliquer ce que nous entendons par corps psychique, expression utilisée par saint Paul dans sa première lettre aux Corinthiens.

Le corps psychique est notre corps tel que le perçoit le sens commun, avec ses tissus et ses organes. C'est aussi notre corps tel que le décrivent les savants, avec ses cellules, son ADN, et le métabolisme vertigineux auquel Léon-Dufour fait allusion. C'est enfin ce matériau qu'Aristote désignait comme matière organisée préalable à l'information de l'âme.

Cela étant dit, nous abordons les trois manières de se représenter la résurrection. Il y a d'abord la résurrection comme réanimation pure et simple d'un cadavre, telle que la résurrection de Lazare. Il y a la résurrection comme réanimation du corps, mais doté des dons d'incorruptibilité, d'immortalité, de subtilité et de gloire. Jésus aurait ainsi repris son corps psychique mais revêtu de qualités nouvelles. Le Ressuscité aurait

⁶ Robrecht Michiels, *op. cit.*, pp. 102 à 106.

⁷ Id., pp. 96 et sq.

alors des os, des mains, un côté, des pieds, des plaies ; il pourrait manger, marcher, accomplir, en un mot, tout ce que nous faisons, avec un surcroît incomparable de possibilités. C'est là la manière habituelle de se représenter Jésus ressuscité. Ce n'est pas celle de Léon-Dufour, ni la nôtre.

Enfin, il y a une manière de concevoir le Ressuscité, comme homme en plénitude, sans corps psychique, mais avec la possibilité de le reprendre en vue de se révéler à nous, car le Christ est le Ressuscité pour nous. Telle sera notre position, fidèle au langage de la résurrection. Le Ressuscité n'existe plus dans l'espace-temps, mais il peut agir partout dans l'espace-temps, et même s'y rendre réellement présent par son être, grâce à l'Eucharistie.

Trois questions principales nous retiendront. Comment comprendre le corps spirituel que saint Paul oppose au corps psychique, et cela, sans tomber dans une curiosité bavarde, mais on est toujours le bavard de quelqu'un ; comment concevoir l'historicité du Ressuscité, et, enfin, l'expérience des témoins de la résurrection.

Les réponses se présenteront sous les aspects philosophique et scientifique, historique et théologique.

I PROBLEME PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

En face d'une question comme celle de la résurrection de Jésus, peut-il exister une philosophie qui, en vertu de la seule raison, puisse donner une réponse absolue, affirmative ou négative ?

Toute philosophie implique une pré-philosophie laquelle contient déjà une réponse implicite à cette question. La philosophie de l'incroyant repose sur une pré-philosophie qui pourrait s'exprimer ainsi : l'homme se referme sur lui-même, il est inexorablement seul, son corps n'est que le metteur en scène de sa perception. « Le réel est le contenu de la représentation qu'élabore l'esprit dans son effort pour le comprendre.⁸ Dans ce cas, la résurrection de Jésus ne peut être qu'un contenu mental, un symbole. La philosophie du croyant se construit, au contraire, sur une pré-philosophie où l'homme est expérimenté comme ouvert à plus grand que lui-même, où l'adulte conserve le cœur de l'enfant. Dans cette optique, la résurrection de Jésus pose des problèmes mais n'est pas rejetée a priori.

⁸ Citation de Mouy, dans *Kant*, textes choisis par Georges Pascal, éd. Bordas, p. 16, note 1.

Nous n'avons d'autre choix que d'exposer une philosophie qui s'accorde avec notre foi chrétienne en la réalité de la résurrection de Jésus et d'examiner la philosophie qui s'y oppose. « Le philosophe contemple le passé dans l'obsession de sa propre perspective, mais il n'est pas vraiment philosophe sans prendre conscience de plus en plus aiguë de la genèse de sa pensée et sans être capable de faire abstraction momentanément de ses idées pour s'ouvrir à celles d'autrui. Il s'assure d'autant plus de lui-même qu'il s'est affronté à autrui. »⁹

L'expérience que nous éprouvons dans une telle confrontation est paradoxale. Nous sentons qu'il n'est pas possible d'accorder notre foi chrétienne en nous situant dans la philosophie de Descartes, de Kant, de Fichte, de Hegel, de Husserl, de Heidegger, de Merleau-Ponty ou de Sartre, et pourtant, le contact avec de tels philosophes nous enrichit prodigieusement pour penser notre foi. D'autre part, nous nous sentons à l'aise dans la philosophie de saint Augustin ou de saint Thomas comme expression merveilleuse de notre foi, alors qu'une partie appréciable de leurs œuvres n'ont plus de résonance en nous.

Bergson a raison lorsqu'il suggère que le plus important chez un philosophe est un certain schéma dynamique capable d'utiliser les différentes problématiques, propres à chaque civilisation. Saint Augustin et saint Thomas diraient aujourd'hui le même essentiel à travers un langage différent. Les rationalistes d'autrefois, les Celse et les Prophyre, et ceux d'aujourd'hui expriment un même fond d'incroyance. En ce sens, l'Ecclésiaste a raison, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

L'expérience de l'être vécu, la résurrection de Jésus comme révélation-événement

L'expérience d'autrui et du monde n'est ni celle d'êtres que nous n'aurions qu'à enregistrer, ni celle d'êtres que nous projeterions purement et simplement de notre propre fond. Nous écartons aussi bien l'empirisme que l'idéalisme.

L'être vécu suppose l'ontogénèse simultanée et de l'objet connu et du sujet connaissant. C'est d'abord l'expérience muette et gestuelle du bébé, de sa naissance à l'âge de trois ans, pour ne rien dire de sa vie intra-utérine. Il s'agit de l'activité sensori-motrice, non pas d'un vertébré quelconque mais de l'homme. « Le corps nous unit directement aux choses par sa propre ontogénèse, en soudant l'une à l'autre les deux

⁹ *Histoire et ses méthodes*, sous la direction de Charles Samaran, de l'Institut, spécialement le texte de Henri-Irénée Marrou, pp. 3 à 32, 1467 à 1539, encyclopédie de la Pléiade, NRF.

ébauches dont il est fait, ses deux lèvres : la masse sensible qu'il est et la masse du sensible où il naît par ségrégation, et à laquelle comme voyant il reste ouvert. C'est lui et lui seul, parce qu'il est un être à deux dimensions, qui peut nous mener aux choses mêmes, qui ne sont pas elles-mêmes des êtres plats, mais des êtres en profondeur, inaccessibles à un survol, ouvertes à celui-là seul, s'il est possible, qui coexiste avec elles dans le même monde. »¹⁰

L'expérience de l'être vécu exprime l'unité d'une dualité, avant la scission objet-sujet, expérience adualiste, silencieuse, ni extérieure ni intérieure, ni objective ni subjective, ni centripète ni centrifuge, expérience antéprédicative. L'être vécu est le cordon ombilical de notre savoir et la source du sens pour nous. Il reste présent à tout âge comme terre nourricière de la conscience. A cet être vécu, Sartre donne le nom d'existence. Merleau-Ponty, celui de vertical ; et saint Thomas, celui d'acte d'exister.

A moins d'admettre que l'expérience des témoins de la résurrection de Jésus de Nazareth soit d'un type surnaturel qui n'a rien à voir avec notre histoire, ou d'admettre que la résurrection soit un mythe élaboré pour exprimer une foi, l'expérience de ces témoins, si elle est réelle, doit s'inscrire, comme toute expérience humaine, dans le tissu de l'être vécu, muet, gestuel, visuel, antéprédicatif.

Or tous les témoins du Ressuscité expriment d'abord une révélation-événement, une expérience vécue. Ils nous mettent en rapport avec une existence, une verticale, un acte d'exister, qui est le pivot de leur foi comme de la nôtre.

Le Père Lagrange a bien compris qu'il fallait maintenir l'exégèse dans le contexte d'une expérience de l'être vécu par des hommes. On avait dit aux apôtres que Jésus était ressuscité, mais qu'est-ce qu'un ressuscité ? « Les sens trancheront la question. » Sans l'expérience de l'être vécu dans le contexte de la vie sensori-motrice, il ne peut y avoir qu'illusion. « Il était plus aisé de reconnaître le Christ que de se convaincre qu'il était réellement ressuscité corporellement... Jésus apparaissant ressuscité, sa résurrection est évidente par elle-même, et n'a pas besoin d'être prouvée par l'Écriture. »¹¹

Ce n'est donc pas l'Écriture qui prouve que Jésus est ressuscité, et encore moins qui donne existence au Christ ; c'est le Ressuscité qui donne le sens plénier aux Écritures. La résurrection n'est pas un point focal qui fuit à l'infini, elle est la révélation-événement par excellence,

¹⁰ *Le visible et l'invisible*, par Maurice Merleau-Ponty, éd. Gallimard, 1964, p. 179.

¹¹ *Évangile selon saint Luc*, P. M.-J. Lagrange, 7^e éd., Lecoffre, 1948, pp. 612 et 614.

l'événement qui réalise la promesse, l'acte de Dieu qui se communique en plénitude à l'être humain et fonde notre espérance. En un mot, l'événement exprimé par le langage de la résurrection.

Le cheminement de la reconnaissance

L'être vécu résulte d'une expérience extravertie, non encore consciente d'elle-même. Il n'est pas encore un objet face à un sujet. Il est seulement ce par quoi les objets et les sujets sont possibles, comme la lumière fait apparaître les couleurs sans se faire voir elle-même, ne pouvant se faire voir sans autre chose qu'elle-même.

Avant que l'être n'apparaisse au niveau d'objet et de sujet, il est élaboré par ce que Kant appelle l'activité schématique, qui est, chez saint Thomas, l'activité de la cogitative ou de la raison inférieure.

Merleau-Ponty a admirablement décrit le passage qui s'opère de l'expérience vécue de l'être à sa connaissance représentative spatio-temporelle. « On touche ici au point le plus difficile, c'est-à-dire au lien de la chair et de l'idée, du visible et de l'armature intérieure qu'il manifeste et qu'il cache. Personne n'a été plus loin que Proust dans la fixation des rapports du visible et de l'invisible, dans la description d'une idée qui n'est pas le contraire du sensible, qui en est la doublure et la profondeur. » Il continue : « La littérature, la musique, les passions, mais aussi l'expérience du monde visible sont, non moins que la science de Lavoisier ou d'Ampère, l'exploration d'un invisible et, aussi bien qu'elle, dévoilement d'un univers d'idées. Simplement, cet invisible-là, ces idées-là ne se laissent pas comme les leurs détacher des apparences sensibles et ériger en seconde positivité. L'idée musicale, l'idée littéraire, la dialectique de l'amour, et aussi les articulations de la lumière, les modes d'exhibition du son ou du toucher nous parlent, ont leur logique, leur cohérence, leurs regroupements, leurs concordances, et, ici aussi, les apparences sont le déguisement de « forces » et de « lois » inconnues.¹²

Avant de parvenir aux idées conceptuelles, l'esprit construit un réseau de significations concrètes, à la fois représentatives et affectives. C'est ainsi que l'enfant reconnaîtra sa mère, son père, ses frères et sœurs, ses camarades, à l'aide du langage concret, visant l'individuel, le singulier grâce aux noms.

Il en est de même à tout âge. D'où la nécessité des exemples.

¹² Merleau-Ponty, *op. cit.*, pp. 195 et 196.

C'est manifestement le cheminement de la reconnaissance du Ressuscité par les témoins. Ils ont bien connu Jésus de Nazareth, ils l'ont aimé et suivi. Ils ont pu se souvenir, comme les chefs du peuple, qu'il avait parlé de sa résurrection. Mais comment ? et quand ? Pour les convaincre, il n'y avait pas d'autres moyens, conformes aux lois de la psychologie, que la manifestation du Ressuscité dans et par son individualité en relation avec l'individualité de chaque témoin. Une telle connaissance est liée aux dimensions spatio-temporelles d'un chacun. Ce n'est pas encore une connaissance conceptuelle. Ce n'est pas encore le message pascal.

Nous trouverons autant de perspectives qu'il y a de témoins, comme il arrive chaque fois que l'on entend raconter un même fait par diverses personnes.

L'activité individuelle ne suffit pas pour constituer une connaissance concrète. Il faut l'activité sociale du groupe, comme c'est le cas dans la petite enfance. La connaissance n'est pas seulement personnelle, elle est toujours sociale. Les récits des apparitions ne font pas exception.

La diversité des témoins et leurs différences constituent ainsi la solidité même du témoignage. C'est l'uniformité qui est suspecte. De même que les images monoculaires ne **sont** pas au même sens où **est** la chose perçue avec les deux yeux, et qu'elles ne sont pas superposables, ainsi les témoignages individuels n'ont pas la force du témoignage du groupe, ni ne peuvent coïncider. L'argument qui prétend tirer de là une preuve contre l'authenticité du fait est inepte.

On se demande parfois pourquoi le Ressuscité ne s'est pas montré aux pharisiens et aux Romains. Mais lorsque vous revenez d'un long voyage, qui allez-vous revoir sinon les personnes que vous aimez ? Robrecht Michiels pense aussi qu'il était inutile que le Ressuscité apparaisse à des témoins neutres, parce que, pour ces derniers, les apparitions n'auraient pas été réalité vécue, expériences interpersonnelles.

En ce qui concerne cette même reconnaissance de Jésus comme individu ressuscité, saint Paul a été dans la même situation que nous-mêmes : il n'a pas connu Jésus de Nazareth avant sa mort, il ne l'a pas connu selon la chair, dit-il. Aussi ne pouvait-il être question pour lui de le reconnaître. Il a dû croire comme nous à la tradition des témoins qui ont connu Jésus avant sa mort et après sa résurrection. Tout se résume pour lui à l'initiative du Ressuscité et à la mission. Aussi va-t-il conceptualiser la résurrection à partir de la gloire du Seigneur et de son corps qui est l'Eglise. Son message pascal lui est bien particulier, mais cohérent avec celui des autres apôtres. C'est à tort que Bultmann suggère que saint Paul se contredit en rappelant le miracle de la résurrection raconté par les témoins oculaires.

L'élaboration conceptuelle de l'unité de Jésus-Christ

La résurrection-événement de Jésus, comme l'être vécu, est l'expérience extravertie d'une présence interpersonnelle, comme unité de l'autre et de soi-même.

Nous venons de voir que sa première élaboration est une prise de conscience, une reconnaissance de l'unité de Jésus de retour à la vie par ceux qui l'ont connu avant sa mort. Cette unité est infiniment plus profonde que l'unité négative du logicien, que l'unité ponctuelle du mathématicien ou que l'unité paramétrique du savant. Il s'agit d'une unité ontologique, bien au-delà d'une unité psychologique. Unité féconde en significations, intermédiaire entre l'être vécu et l'être conceptualisé ou thématiqué, entre la résurrection-événement et le message pascal. Sans la reconnaissance de Jésus ressuscité comme unité, le message pascal ne serait plus qu'un symbole.

Robrecht Michiels dit avec raison que la foi pascale est « fondée » non sur le tombeau vide, mais sur les apparitions de Jésus ressuscité. Elle est née d'une « vision » du Ressuscité qui, après sa mort, s'est, d'une manière ou d'une autre, révélé lui-même et fait reconnaître des disciples. Il n'y aurait pas de message pascal sans le retour de Jésus à la vie, et sans la reconnaissance de ce retour.

Mais quelle est cette unité nouvelle de Jésus ? Que signifie-t-elle pour nous ? Pour cela, il faut que la résurrection de Jésus soit conceptualisée. Le message pascal n'est autre que cette conceptualisation ; il ne se confond pas avec l'événement. Robrecht Michiels dit encore avec justesse que l'événement pascal est à distinguer de la foi pascale ; l'événement est premier ; la foi pascale en découle comme une évidente conclusion, tirée par les disciples du fait qu'ils ont vu le Seigneur après sa mort ; dans et par cet événement, ils en viennent à croire ; dans les apparitions, il s'agit de la naissance de la foi au Ressuscité.

La résurrection-événement et la reconnaissance de Jésus ressuscité n'échappent pas à la règle de l'exigence humaine, à la règle de l'interrogation conceptuelle. Une telle entreprise suscite la mauvaise humeur contre les philosophes, les exégètes et les théologiens auxquels on reproche de renverser les rôles du clair et de l'obscur, tant est tenace la tentation de « construire la perception à partir du perçu, notre contact avec le monde à partir de ce qu'il nous a appris sur le monde. »¹³

« Il est vrai, écrit encore Merleau-Ponty, que le monde est ce que nous voyons et que, pourtant, il nous faut apprendre à le voir. En ce sens

¹³ Id., p. 207.

que nous devons égaler par le savoir cette vision, en prendre possession. » Nous dirions plutôt que nous devons tendre à égaler, car il y a toujours plus dans l'être vécu, dans l'événement, que dans le concept. Infiniment plus dans le Christ ressuscité que dans le message pascal, infiniment plus en Dieu que dans toutes nos croyances. Mais message pascal et croyances nous sont indispensables, et hélas ! sources de conflits.

C'est encore ce que Merleau-Ponty explique fort bien : « Nous voyons les choses mêmes, le monde est cela que nous voyons : des formules de ce genre expriment une foi qui est commune à l'homme naturel et au philosophe dès qu'il ouvre les yeux, elles renvoient à une assise profonde d'« opinions » muettes impliquées dans notre vie. Mais cette foi a ceci d'étrange que, si l'on cherche à l'articuler en thèse ou énoncé, si l'on se demande ce que c'est que **nous**, ce que c'est que **voir**, et ce que c'est que **chose** ou **monde**, on entre dans un labyrinthe de difficultés et de contradictions. »

Il n'en va pas autrement entre chrétiens lorsqu'ils se mettent à réfléchir, à conceptualiser, à énoncer des propositions sur Jésus-Christ. Cela montre au moins que le christianisme est profondément humain.

Merleau-Ponty propose trois types de philosophie qui nous paraissent sous-tendre trois types d'exégèse moderne. Nous allons les résumer en indiquant le type d'exégèse qui paraît correspondre à chaque type de philosophie. Nous ne serons d'accord avec aucun de ces types.

La philosophie réflexive de Descartes, de Kant et de ses innombrables disciples, identifie la perception à la pensée de percevoir. Voir, toucher, entendre, c'est penser voir, penser toucher, penser entendre. Le corps est la pensée du corps, le monde est la pensée du monde, l'histoire est la pensée de la durée. Dans une telle optique, les apparitions du Ressuscité ne peuvent être que la conscience de ces apparitions. Il nous semble que c'est bien là l'attitude de l'ancien modernisme, comme de celui de Loisy par exemple. Notons que pour eux, comme pour les exégètes actuels, le symbole n'a pas un sens péjoratif, il est la seule expression possible de la foi. Ce qui importe, ce n'est pas le Christ de la réalité, celui de l'histoire, mais celui de la foi avec les représentations, les sentiments, la vie qui en découlent.

La philosophie négative revient à la réalité qu'elle identifie au vécu, à l'existence. Le vécu est là comme une masse impénétrable sur le mode de l'en-soi ou de l'Etre-devenir, durée, histoire. Au monde de l'Etre, il n'y a qu'une possibilité d'opposition : le Non-Etre, le Néant. Mais il s'agit d'un Néant qui existe sur le mode d'être qui n'est pas, mode du pour-soi ou de la conscience. Il n'y a aucun lien entre l'Etre et la conscience. C'est sur un tel fond philosophique que se construisent l'exégèse et la théologie de la mort de Dieu, en ce sens que Dieu vit totalement

en Jésus-Christ, et meurt en Jésus-Christ. Il y a une opposition entre Dieu et Jésus-Christ comme entre l'en-soi et le pour-soi. Dieu hors de Jésus-Christ est hors de la conscience.

Merleau-Ponty rejette aussi bien la philosophie réflexive que la philosophie négative. Il propose, à la suite de Heidegger, une autre systématisation du vécu et du thématisé. Il les relie si étroitement que le concept ne peut jamais être un survol du vécu, sous peine de n'être plus qu'un mot. Le vécu est une plénitude inépuisable à la manière d'un espace topologique où l'on n'a jamais fini d'énumérer les apparences : l'eau, les molécules, les atomes, les électrons et ainsi de suite sans possibilité d'arrêt. L'identité, la permanence, la continuité, la substance des choses et des personnes excèdent l'expérience, elles en sont une interprétation seconde, une abstraction imposée à la facticité de l'être vécu. On pense naturellement à l'exégèse de Bultmann : la résurrection-événement n'est ni le retour de Jésus à la vie, ni l'identité du Christ et de Jésus, elle est la prédication actuelle de l'Eglise, se renouvelant sans cesse, pour libérer l'homme de lui-même pour lui-même.

Les trois systèmes que nous venons d'évoquer répondent tous à la définition de l'idéalisme que nous avons déjà donnée en citant Mouy : « Le réel est le contenu de la représentation qu'élabore l'esprit dans son effort pour comprendre. » Autrement dit le Ressuscité est, comme le miracle, l'enfant de la foi.

Comment concilier de telles exégèses et de telles théologies avec notre foi chrétienne ? Malheur de l'homme qui s'appuie sur l'homme ! La prédication des prophètes et des apôtres n'est-elle pas tout l'opposé du blocage de l'homme en lui-même ? L'acte créateur comme l'acte qui ressuscite Jésus d'entre les morts, n'est-il pas l'affirmation absolue d'un au-delà de l'homme et du monde dans l'homme et dans le monde même ?

Le point de vue ontologique de la résurrection

Tout autre est la conception de l'être vécu, et, par conséquent, de la résurrection, si l'on se place dans la perspective de l'acte d'exister ou de l'être. Par son ouverture à l'homme et au monde, l'acte d'exister baigne notre esprit dans l'être, être logique sans détermination, fondement de tous les prédicats, être réel en dépendance de l'expérience, et surtout affirmation de l'être par le jugement : « il y a ».

La résurrection-événement s'ouvre au langage, à une croyance fondée sur l'expérience et surtout à l'affirmation d'un fait réel : il est ressuscité.

On se souvient que Merleau-Ponty fait dériver l'identité, la permanence, la continuité, la substance d'une projection de l'esprit. Le Ressuscité ne peut être alors qu'un mythe.

Il en va tout autrement dans une philosophie de l'être.

Certes, l'acte d'exister se manifeste dans une série ininterrompue d'apparences successives, dont il est impossible de prévoir celle qui sera la dernière. L'acte d'exister que nous atteignons est celui de l'être en devenir, mais toutes les apparences sont situées et manifestent tel être.

La pierre, l'arbre, l'animal, l'homme, les êtres, en un mot, ne sont pas des collections d'éléments organisés par nous-mêmes. Les êtres ne sont pas des phénomènes sans consistance, ils ne se réduisent pas à nos catégories mentales, ils ne sont pas uniquement élaborés par notre esprit dans son effort pour comprendre. N'évoluent-ils pas indépendamment de nos connaissances et de notre conscience ? Sont-ils de simples prédicats subsumés sous une catégorie ?

Certes, la pierre, l'arbre, l'animal, l'homme ne nous apparaissent pas sans nous, sans notre activité, sans l'organisation de nos sens et de notre esprit. Mais ils contribuent aussi à leur apparaître, ils produisent et possèdent à leur manière les apparences.

Les apparences ont pour caractère essentiel d'être bipolaires : Elles révèlent à la fois ce qui apparaît et celui à qui elles apparaissent, l'être qui apparaît et l'être à qui elles apparaissent, le monde et l'homme. C'est au savoir de préciser ce qui revient à chaque pôle, et cette précision n'est autre chose que la vérité.

La distinction capitale qui s'impose au sujet de la résurrection de Jésus de Nazareth est celle qui existe entre l'être et l'apparaître. Autre est l'être du Ressuscité et autre est son apparaître. L'apparaître du Ressuscité suppose la bipolarité du Ressuscité qui apparaît et des témoins à qui il apparaît. Le Ressuscité et les témoins contribuent au même apparaître d'une rencontre intersubjective.

L'apparaître n'est donc pas un phénomène, mais une manifestation de l'acte d'exister. Ainsi le monde est la manifestation de Dieu et des hommes ; la résurrection de Jésus, la manifestation du Christ éternellement vivant et des croyants à eux-mêmes.

Ordre physique et ordre métaphysique

Emile Bréhier exprime avec bonheur la différence fondamentale entre la science ancienne et la science moderne. « Aristote définit un mouvement non point par ce qu'il est à chaque instant successif, mais par ce qu'il réalise globalement dans l'être qui en est le siège. »¹⁴ Pour cela,

¹⁴ *Histoire de la philosophie*, par Emile Bréhier, tome 1, p. 216, éd. Félix Alcan, 1928.

il a fallu que Galilée renverse le rôle du clair et de l'obscur, en abandonnant les qualités sensibles pour leur substituer des formules mathématiques fondées sur des mesures précises.

Les qualités sensibles, c'est la part de l'observateur dans l'observé. La science classique a fait abstraction de l'observateur, mais dès que les savants se sont trouvés en rapport avec les micro-éléments, ils ont dû ramener le pôle de l'observateur et chercher à nouveau comment s'en tenir au pur objectif, grâce à la théorie de la relativité.

Un texte de l'un des meilleurs connaisseurs d'Einstein, Lincoln Barnett, nous aidera à saisir la différence entre la science et la philosophie, entre l'ordre physique et l'ordre métaphysique, différence si importante pour concevoir la résurrection de Jésus.

« Au fur et à mesure que l'ordre émerge du chaos, et l'unité de la diversité, alors que les concepts se fondent et que les lois fondamentales prennent une forme de plus en plus simple, la vision de l'homme en se développant devient de plus en plus abstraite et de plus en plus éloignée de l'expérience, plus étrangère vraiment et moins reconnaissable que l'architecture des os derrière un visage familial. Car, alors que la géométrie d'un squelette prédestine l'extérieur des tissus qu'il supporte, il n'y a pas de ressemblance entre l'image d'un arbre transcrite par nos sens et celle qui nous est proposée par la mécanique ondulatoire, pas plus qu'il n'y a de ressemblance entre un coup d'œil sur le ciel étoilé et la quatrième dimension qui a remplacé l'espace euclidien de nos perceptions.

En cherchant à distinguer l'apparence de la réalité et en dénudant la structure fondamentale de l'univers, la science a cherché à dépasser le **tumulte des sens**. Mais ces plus hautes conceptions, Einstein l'a montré, ont été payées **au prix d'un vide du contenu**. Un concept théorique est vide de contenu dans la mesure même où il est divorcé de l'expérience des sens. Car le seul univers que l'homme puisse vraiment connaître est l'univers que créent pour lui ses sens. S'il essaie de chasser toutes les impressions qu'ils traduisent et que la mémoire emmagasine, il ne lui reste rien. »¹⁵

Sans recours à nos sens, la pensée humaine est vide. Car le point de départ de toute élaboration intellectuelle pour le savant, le philosophe et le théologien, s'origine aux apparences constituées par nos organes, par notre corps psychique.

Le savant constitue un ordre physique. Il envisage notre corps humain dans le domaine du mouvement universel. A partir de nos tissus, il met

¹⁵ *Einstein et l'univers*, par Lincoln Barnett, pp. 171 à 173, Coll. Idées, NRF, 1951.

en évidence des structures de cellules, de molécules, d'atomes, d'électrons. Il les transcrit en symboles mathématiques qui lui permettent de préciser des relations horizontales d'antécédents et de conséquents. Il met entre parenthèse tout ce qui ne s'exprime plus en espace-temps.

Le philosophe construit un ordre métaphysique. Loin de se désintéresser de l'ordre physique établi par le savant, il le reprend pour le penser sur un autre mode. Comme le remarque Emile Bréhier, le savant définit le mouvement par l'instant et par une suite d'instants : voilà ce qui arrivera, si vous posez tel antécédent. C'est là aussi l'interprétation de Bergson. Le philosophe définit le devenir par ce qu'il réalise globalement dans l'être qui en est le siège. Il ne va pas comme le savant d'une apparence à une autre apparence au moins possible, il va de l'apparaître à l'être, de la succession à ce qui dure, de ce qui est dispersé à ce qui est un. Il établit une relation verticale qui exige l'apparaître, sans pouvoir s'exprimer en apparaître, mais en intelligibilité. Pour lui, l'apparaître se réfère à l'être. Il n'y a pas d'apparaître en soi, pas de métabolisme en soi, pas de corps psychique en soi, mais apparaître, métabolisme ou corps psychique, de tel animal, de tel homme. L'apparaître révèle l'être qui subsiste et comment il subsiste. L'apparaître non pas en tant qu'il conduit à un autre apparaître, mais en tant qu'il manifeste l'acte d'exister.

L'ordre physique du savant est porteur d'intelligibilité. Notre corps psychique avec ses tissus et avec toutes les précisions apportées par les savants, n'est pas notre être, mais l'apparaître de notre être en tant qu'il se situe dans l'espace-temps. Il est un matériau qui est produit par notre être, mais qui ne se confond pas avec notre être.

Notre être, pour reprendre une expression de Lincoln Barnett, est l'événement unitaire qui s'exprime par des apparences. C'est l'événement qui est le réel. Notre corps psychique en découle comme la manifestation extérieure. Aussi dès que notre être d'homme cesse d'exister, le matériau cesse d'être humain. Saint Thomas n'a jamais fait de ce matériau une partie essentielle de notre être, quoi qu'en ait pu penser Aristote. Le docteur angélique est trop pénétré de l'idée de création. L'être humain est composé d'une double capacité, une capacité de devenir et une capacité d'opération. A la mort, notre être se divise, la capacité de devenir et la capacité d'opération se séparent.¹⁶

¹⁶ Nous n'utilisons pas les termes de *matière première* et de *forme substantielle*, sujets à être mal compris. Nous distinguons le corps psychique du corps ontologique ou partie essentielle de l'être humain. A la résurrection, c'est le corps ontologique qui revient à une vie hors du temps et de l'espace. Le corps psychique est l'effet du corps ontologique. La vie du corps ressuscité est spiritualisée au sens expliqué par saint Augustin.

La différence entre l'apparaître et l'être marque toute celle de l'absence ou de la présence de vie spirituelle. Hegel note avec raison que la véritable vie de l'esprit n'est pas celle qui se borne à notre corps psychique qui recule avec horreur devant la mort et qui se préserve de la destruction. La vie de l'esprit est la vie qui porte la mort et se maintient dans la mort même.

En tant que l'être de l'homme se définit en s'exprimant dans l'espace-temps avec un corps psychique, il est une nature, un être naturant. En tant qu'il se définit en s'exprimant par l'acte d'exister, il est une essence, et comme tel il se définit en relation avec Dieu. Notre essence est Dieu en creux.

C'est à partir de notre être comme essence que le théologien reprend la question de l'homme, et cherche à élaborer une conception de la résurrection de Jésus. Il se pose les questions suivantes : l'être humain peut-il exister dans son intégralité sans s'exprimer comme nature dans l'espace-temps, c'est-à-dire sans corps psychique ? L'être humain peut-il s'exprimer comme être complet hors de l'espace et du temps en se situant totalement par rapport à Dieu ? L'être humain situé en Dieu seul a-t-il encore la possibilité d'apparaître réellement avec un corps psychique, quand il veut et comme il veut, dans notre espace-temps ?

Le théologien peut recourir au mystère de la sainte eucharistie pour illustrer l'état de l'être humain en tant qu'essence sans se naturer dans l'espace-temps.

Jésus ressuscité existe et vit en plénitude sans corps psychique dans l'eucharistie. Aux yeux de la foi, la distinction entre l'apparaître et l'être est manifeste.

Les paroles de la consécration laissent inchangé l'apparaître du pain et du vin. Elles changent uniquement l'être du pain et l'être du vin en l'être du Christ glorieux.

Les apparences du pain et du vin sont précieuses, elles nous indiquent quel est le but de la présence eucharistique du Christ. Quant à l'être du Ressuscité, il est là sans aucun apparaître.

Nous ne saurions ainsi nous accorder avec les théologiens qui prétendent que l'Écriture ne peut être comprise ni de manière fondamentaliste ni de manière ontologique. Il est vrai que c'est souvent une querelle de mots.

(A suivre)

Fernand Boillat